

**ÉTATS DES LIEUX  
DE LA TRADUCTION POUR LA JEUNESSE**  
**Virginie Douglas (dir.)**  
**Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015, 190 p.**

**Ionela-Gabriela ARGANISCIUC<sup>1</sup>**

La traduction des livres de jeunesse a affleuré dès la parution de la littérature de jeunesse, mais la réflexion théorique sur ce processus est assez récente, ayant surgi dans les années 1970 depuis que cette activité a fait couler beaucoup d'encre dans l'espace occidental. Les travaux de traductologie et les colloques sur la traduction de la littérature de jeunesse ont une grande influence et ce fait est remarquable par l'évolution même du statut de la littérature de jeunesse, à partir de laquelle s'est imposée comme sous-spécialité la « traduction pour la jeunesse ».

Dans ce contexte, nous signalons l'importance d'une production collective sous la direction de Virginie Douglas, *État des lieux de la traduction pour la jeunesse*, publiée aux Presses universitaires de Rouen et du Havre en 2015 à la suite d'un colloque qui a eu lieu en mai 2011, à l'Université de Rouen qui a le mérite de dresser les perspectives traductologiques de dix contributeurs du volume, spécialistes ou chercheurs, traducteurs ou traductologues, selon une méthodologie analytique réflexive et critique.

Avec une visée audacieuse et un partage enrichissant dans le but de mettre à la disposition des spécialistes et du grand public, le volume se veut une réponse à l'« état des lieux » de la traduction de littérature de jeunesse par rapport à la littérature des adultes proposé par François Mathieu dans son article « Traduire pour la jeunesse : un état des lieux », *TransLittérature* n° 13, 1997, p. 24-31 ; si dans cet article l'auteur menait une enquête pour souligner le défaut de reconnaissance de la part des éditeurs et de la critique de spécialité, dans le cas du volume dirigé par Virginie Douglas l'objectif est de proposer un bilan plus analytique et moins pragmatique, prenant en considération aussi la critique, la théorie de la traduction.

Un ouvrage original, autant parce qu'il occupe une place particulière dans l'aire de recherche en question, que par son organisation : il s'agit de huit articles organisés en 5 chapitres, chacun précédé par une introduction dans la matière. Le premier chapitre, intitulé *Paroles de traducteurs*, expose les marques de l'oralité et de la voix du traducteur dans le cas des albums scandinaves ; il comprend l'article *Traduire pour la jeunesse : le cas particulier des albums « classiques » scandinaves* de Catherine Renaud, traductrice et traductologue. La traduction des

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie, ionelaarganisciuc@yahoo.fr.

albums s'avère être, comme le laisse voir le travail téméraire de la traductrice, un phénomène captivant, mais en même temps complexe. En s'appuyant sur sa traduction des textes *Le voyage de Petit Pouce*, *Que crois-tu qu'il arriva ?* et *Pierrot Le Grand*, l'auteure montre que l'album de jeunesse stimule l'imaginaire du public cible, mais la complexité de la traduction surpasse l'aspect financier, qui est un autre élément clé du processus traductif. Pour Catherine Renaud la traduction est avant toute chose une passion quand il s'agit de traduire les albums. La traductrice révèle très bien, de notre point de vue, les difficultés auxquelles le traducteur se heurte pendant son travail traductif, y compris au niveau des aspects pratiques comme le fait de travailler sur un exemplaire du texte scanné qui ne permet pas de visualiser les couleurs. Les marques culturelles représentent aussi une difficulté, mais l'image accomplit un rôle bien important qui peut décoder le signifiant. Un autre obstacle à surpasser qui est rappelé par la traductrice est les noms de pays parce que la modalité par laquelle on forme des noms propres des noms communs n'est pas identique dans toutes les langues. La rime, le rythme et la sonorité sont très importants pour les Danois, dimension qui a été reconstituée dans une certaine mesure par la traductrice. Catherine Renaud donne aussi une réponse pratique en ce qui concerne la question que se posent fréquemment les traducteurs, *Comment rester sur une option ?* Pour elle la solution a été de visiter des maternelles pour être dans le contexte le plus approprié de la littérature de jeunesse et pouvoir analyser les réponses des enfants.

Le deuxième chapitre, intitulé *Des pratiques en mutation*, englobe trois articles sur le phénomène de la retraduction. Le premier article, Claire Verdier – *L'omission dans la traduction de trois livres pour la jeunesse de langue anglaise du XIXe siècle*, analyse les omissions dans l'appareil paratextuel qui devraient apporter des éclaircissements et qui représentent une aide notable pour appréhender l'œuvre dans son intégralité. Les jeux de mots, qui peuvent être classifiés en jeux de mots occasionnels ou relevant de la mécanique du texte, car ils en construisent la narration ; dans ce cas leur omission ne peut être que le signe de l'incompréhension de la part des traducteurs. Les registres de langue sont mis à l'écart aux dépens de la fidélité de la traduction. Mais en cela nous sommes d'accord avec l'auteure qu'il ne faut pas accuser seulement le traducteur parce qu'il peut respecter les mœurs d'une époque et les retraductions peuvent adoucir et récupérer ces omissions.

Le titre du deuxième article d'Audrey Coussy, *À auteurs « sérieux », traduction « sérieuse » ? Réflexion sur la traduction de la littérature d'enfance et de jeunesse*, rappelle, par un jeu de mots, les connotations négatives de la littérature de jeunesse, mais le terme de *sérieux* renvoie à la reconnaissance des auteurs pour l'œuvre de littérature adulte ; la renommée pèse sur le choix du traducteur. *Le Guide du Vieil Opossum* de T.S.Eliot est une traduction *sérieuse*, gardant les traits d'oralité et prenant en considération le public cible, le traducteur s'inscrivant

dans le mouvement qui soutient que le texte d'arrivée doit avoir le même effet que le texte de départ.

Le troisième article, de Véronique Médard – *Mon ami Frédéric de Hans Peter Richter : deux traductions à plus de quarante ans d'intervalle*, analyse plusieurs aspects spécifiques au phénomène de la retraduction. Le premier élément important est le titre considéré par la traductologue Véronique Médard comme étant interchangeable. Pour toute retraduction, le titre de la traduction s'impose, selon la traductologue. La traduction de 1960 recourt à l'acclimatation en apportant l'œuvre vers le lecteur, tandis que la retraduction du texte des années 2000 fait appel à l'exotisme qui amène le lecteur vers l'œuvre. Dans la conclusion, la traductologue souligne la nécessité d'une retraduction dans le cas de l'œuvre soumise à l'analyse, mais elle généralise aussi en affirmant que la retraduction est presque obligatoire tout le temps.

Le troisième chapitre, *Traduire une langue rare*, assure l'ouverture vers un espace moins connu par le public des spécialistes, notamment celui de la traduction des livres russes pour la jeunesse. L'auteure, Odile Belkeddar, dans l'article *La traduction des livres russes pour la jeunesse*, particularise et signale l'importance des éditeurs pour la découverte d'une langue-culture rare. À partir du cas des albums inspirés du folklore, Odile Belkeddar présente diverses possibilités de faire connaître la culture russe par le biais de la traduction, en discutant également le problème du style codifié qui est en même temps un attrait et une difficulté de traduction.

Le quatrième chapitre, *Dictature et censure du marché*, prend en considération le côté économique, étant centré sur la conception d'Isabelle Nières-Chevrel selon laquelle la traduction est le résultat d'une activité intellectuelle et d'une entreprise économique qui fait « du texte traduit [...] une marchandise qui a un coût de fabrication et un prix de vente [dans lesquels] entrent en ligne de compte l'achat des droits à l'éditeur de l'œuvre originale et la rétribution du traducteur » (p. 104). Le premier article *Harry Potter et la traduction interdite* appartient à Isabelle Smadja. On y analyse d'abord le titre en version britannique *Harry Potter and the Philosopher's Stone* et par la suite celui de la version américaine *Harry Potter and the Sorcerer's Stone*, celui-ci résultant d'une amplification probablement utilisée pour que le livre soit plus vendeur. L'auteure s'occupe d'un aspect déjà traité par Véronique Médard notamment le choix d'amener le lecteur vers le texte, mais elle ajoute aussi que tout traduire signifierait une faute morale. Le deuxième article du chapitre, *État des lieux de la traduction des mangas*, porte sur un type particulier de texte, les mangas, qui se définissent comme des bandes dessinées japonaises, un genre textuel spécifique, si nous nous rapportons à la bien connue tripartition de Katharina Reiss<sup>2</sup>. Son auteur, Patrick Honnoré, offre un aperçu historique et une présentation critique des atouts et des difficultés que suppose la traduction des mangas. Leurs succès

---

<sup>2</sup> Selon Katharina Reiss, *Problématique de la traduction. Les conférences de Vienne* (2009).

est assuré, selon le spécialiste, par l'exotisme et la couleur locale du texte grâce au langage « incompréhensible ». La mise en bulles, les onomatopées, le traitement graphique en général sont des éléments régis en totalité par le directeur éditorial.

Le cinquième chapitre, *Entre traduction et (ré)écriture : le traducteur comme auteur*, s'appuie sur la théorie plaçant la voix du traducteur qui s'entend dans la traduction comme produit, la « voix du traducteur » ou l'audibilité prévaut la (non)visibilité. Le premier article de ce chapitre, appartenant à Anne Schneider, *Écarts de traduction et interculturalité : Otto de Tomi Ungerer, versions anglaise, allemande et française*, marque l'importance de la situation plurilingue de l'auteur de l'original. Ce que l'on pourrait appeler l'identité multiple se rapporte au phénomène de l'autotraduction en français, l'allemand et l'anglais auxquels s'ajoute la connaissance de l'alsacien, véritable langue du cœur.

Anne Schneider parle de l'auto-traduction qui suppose « une attitude d'ouverture », mais elle signale en même temps l'existence des différences considérables entre les versions française, allemande et anglaise. Les variations impliquent le procédé interculturel par lequel Tomi Ungerer défend une réconciliation franco-allemande, la lecture de l'image dont le rapport est de disjonction entre texte et image et l'attitude envers l'enfant : soit de choquer, soit d'innocenter. Tomi Ungerer a une double intention : d'éduquer et de plaire à la fois. Rappelons entre parenthèses que cette double intention existait déjà chez Charles Perrault. (« ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la louable impatience d'instruire les enfants fait imaginer des Histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfants qui n'en ont pas encore <sup>3</sup>»). Les références culturelles, la traduction « monde à monde » (p.142) entraînent une complicité avec le public adulte, mais le public enfantin n'est cependant pas négligé ; Tomi Ungerer milite pour la traduction monde à monde et pas mot à mot. Le public cible, l'Autre, le récepteur se situe au centre de la démarche traductive.

Le deuxième article de cinquième chapitre, *La voix du traducteur : quand Maïa l'abeille parle français*, appartenant à Mathilde Lévêque, est focalisé dès le titre sur la voix du traducteur tout comme l'article antérieur. Le narrateur du texte de départ n'est pas le seul audible dans le texte d'arrivée, mais il y a aussi la voix du narrateur-traducteur. Si la traduction du texte reste analogue à l'original, on ne peut pas considérer qu'elle soit fidèle dans un texte où on entend la voix du traducteur en surimpression de la voix du narrateur du texte de départ.

Nous pouvons apprécier que le volume *États des lieux de la traduction pour la jeunesse* accorde l'importance bien méritée au public cible. Ceci est évident à tous les niveaux du texte comme du paratexte, à commencer par le titre en tant que tel, plus précisément par l'utilisation de la préposition *pour* qui souligne le

---

<sup>3</sup>Selon la dédicace de Charles Perrault, *Contes de ma Mère l'Oye* (1998).

rôle primordial du destinataire. Face à des langues aussi diverses que le danois, l'anglais, l'américain, le russe, l'allemand, le japonais, le lecteur se trouve dans un monde présenté par un narrateur de « second degré » qui est le traducteur, qui assure la transposition d'une culture étrangère au lecteur, sans appel à la naturalisation, ce qui représenterait le cas idéal selon les points de vue exprimés par les différents contributeurs au volume. Parmi les hypothèses originales avancées des articles inclus dans l'ouvrage, nous apprécions particulièrement le syntagme *monde à monde*. La perspective internationale ouvre dorénavant des portes longtemps fermées pour le récepteur et la modalité de présentation est vraiment éclaircissante, chaque chapitre étant précédé d'un paratexte visant à expliciter l'importance du sujet traité pour l'ensemble de la littérature destinée à la jeunesse. Les domaines envisagés par les analyses des contributeurs : la linguistique, la sémiologie, l'histoire, la culture, le style de l'écriture et l'aspect économique construisent un intéressant tableau multi-disciplinaire utile pour le lecteur a même d'enrichir la perspective traductologique sur la littérature pour la jeunesse.

**Bibliographie :**

Perrault, Charles (1998) : *Contes de ma Mère l'Oye*, Libro, texte intégral.

Reiss, Katharina (2009): *Problématique de la traduction. Les conférences de Vienne*, préface de Jean-René Ladmiral, traduction et notes de Catherine A. Bocquet, Ed. Economica.